

Vivre l'Église des Batignolles

Journal spirituel, théologique et participatif

N°28 – 4 novembre 2020

Édito :

Brouillard...

Jean-Marie de Bourqueney

Ce matin, je traverse le bois de Boulogne en voiture. Lumière d'automne rasante et poétique, couleurs des arbres flamboyantes. Clarté d'un soleil qui éclaire notre monde... Et pourtant, malgré cette clarté, je pense au brouillard... Brouillard à la radio avec cette issue incertaine de l'élection américaine entre un dangereux menteur et un homme politique... Quel que soit le résultat, je suis inquiet que tant d'américains aient pu voter pour cet homme... Brouillard d'une société fracturée où la vérité et l'intelligence s'estompent. Il paraît que les américains vivent en avance ce que nous vivrons bientôt. Ce n'est pas du tout rassurant : la société contemporaine est-elle condamnée à se fissurer ainsi ?

Brouillard aussi de ce terrible terrorisme qui ne cesse plus de frapper, tout cela à cause de caricatures (j'y reviens dans l'article « le blasphème impossible » dans ce numéro). Comment comprendre cette folie qui mène des gamins à devenir des monstres, comme le furent les gamins SS dans les années sombres ? Comment comprendre cette déraison qui dévie le message d'amour de toutes les religions. Je prêchais encore dimanche dernier sur ces versets de l'épître au Thessaloniens (5,21-22) : « *Mais examinez toutes choses : retenez ce qui est bon, et gardez-vous de toute forme de mal.* » Lorsque la raison quitte l'être humain, il devient fou. Comme le disait le Dalai-Lama :

« La religion ne transforme pas les hommes en criminel ; ce sont les criminels qui utilisent la religion comme alibi de leur soif de pouvoir. »

Brouillard enfin sur la situation sanitaire et économique d'aujourd'hui, car nous n'avons effectivement aucune visibilité. Combien de temps encore de confinement ? Une troisième vague plus tard ? Mais « *jusques à quand ?* » pour reprendre cette ancienne traduction d'Ésaïe ? Tout cela est d'autant plus anxiogène que nous le vivons séparément les uns des autres et parfois de manière vraiment isolée, sans même avoir les dispositifs qui vous permettent, vous, de lire ces lignes ou de voir un culte sur internet...

Mais, alors que j'arrive Boulevard des Batignolles traversé par ces pensées, je me dis que la seule force possible dans le brouillard est la sérénité et l'unité. C'est ce que nous voulons vous apporter avec tout ce que nous avons (re)mis en place pour vivre ce nouveau confinement en Église.



« La tendresse », selon Bourvil !

Nous republions cette page du numéro 27 du VEB du 30 mai, car il nous reparle au début de ce reconfinement. Texte récupéré sur le site « Protestants dans la ville », animé par le pasteur Gilles Castelnau : <http://protestantsdanslaville.org/jacques-gradt/jg16.htm>

On peut vivre sans richesse

*presque sans le sou.
Des seigneurs et des princesses,
y'en n'a plus beaucoup !
Mais vivre sans tendresse... on ne le pourrait pas.*

On peut vivre sans la gloire

*qui ne prouve rien ;
être inconnu dans l'histoire
et s'en trouver bien !
Mais vivre sans tendresse... il n'en est pas
question.*

Quelle douce faiblesse

*quel joli sentiment,
ce besoin de tendresse
qui nous vient en naissant... vraiment, vraiment,
vraiment...*

Le travail est nécessaire

*mais s'il faut rester
des semaines sans rien faire,
eh ! bien... on s'y fait.
Mais vivre sans tendresse, le temps nous paraît
long...*

Dans le feu de la jeunesse

*naissent les plaisirs
et l'amour fait des prouesses
pour nous éblouir.
Oui, mais sans la tendresse, l'amour ne serait
rien...*

Quand la vie impitoyable

*vous tombe dessus,
qu'on n'est plus qu'un pauvre diable,
broyé et déçu,
alors sans la tendresse
d'un cœur qui vous soutient... on n'irait pas plus
loin.*

Un enfant vous embrasse

*parce qu'on le rend heureux,
tous les chagrins s'effacent,
on a les larmes aux yeux,
mon Dieu, mon Dieu... mon Dieu,*

Dans Votre immense sagesse,

*immense ferveur,
faites donc pleuvoir sans cesse,
au fond de nos cœurs,
des torrents de tendresse,
pour que règne l'amour... jusqu'à la fin des jours.*



Échos du conseil presbytéral

Comme vous le savez, depuis notre assemblée générale du mois de septembre, un nouveau conseil presbytéral a pris ses fonctions, mais pas dans les conditions les plus faciles qui soient, puisque nous devons gérer cette crise sanitaire majeure. Rapidement, nous avons pu élire un nouveau bureau, pour se mettre tout de suite au travail. Ce bureau, en plus du pasteur, se compose de Xavier Ranson (président), Elisabeth Gressin (vice-présidente), Bernard Scotto (trésorier), et Monique Stengel (secrétaire).

Nous avons dû prendre les décisions suivantes :

- Suppression des cultes en présentiel et remise en place des cultes-méditation sur internet.
- Report de la Nuit de la Parole 2020.
- Suppression de nombreuses activités, notamment la chorale et tous les rendez-vous au bureau du pasteur.
- Annulation de toutes les réservations de salle.
- Maintien du groupe de prière par zoom ou téléphone. Se renseigner auprès de Monique Stengel (me.monique.stengel@wanadoo.fr).
- Modification de la catéchèse par des moyens qui permettent de la faire à distance.

- Republication du VEB bi-hebdomadaire. Nous insistons sur l'aspect participatif de ce journal. Vous pouvez envoyer vos textes (de vous ou d'un-e autre) pour les publier à : imdebourqueny@gmail.com .
- Chaîne téléphonique pour veiller aux personnes isolées.
- Entraide :
 - Maintien de la domiciliation avec de strictes conditions sanitaires
 - Maintien des distributions de paniers repas avec l'association « Solidarité Protestante »

Bientôt vous recevrez un appel financier plus détaillé, mais nous faisons déjà appel à vous : L'année 2020 risque d'être catastrophique pour nos finances : baisse de fréquentation au culte, pertes de ressources pour de nombreux paroissiens, pertes des locations de salles. Plus que jamais, nous vous demandons un effort : Pour soutenir l'action de l'Église, vous pouvez faire un don (déductible aux deux tiers des impôts).

Eglise Protestante de Paris Batignolles - IBAN : FR76 1027 8061 2300 0203 7360 143



Réflexion :

Le blasphème impossible ? un regard protestant

Voilà un article, que j'avais écrit, dans sa première version (il y en a eu trois), en 2006 (14 ans déjà !) alors que j'étais en Belgique, pour un journal catholique belge. La question est, par le drame, toujours d'actualité.

Régulièrement, dans les différentes sociétés du monde, est posée la question du blasphème, toujours à partir d'évènements particuliers. C'est bien sûr le cas aujourd'hui avec les caricatures du prophète de l'Islam. Ce fut le cas parfois lors de la sortie de films (La dernière tentation du Christ, par exemple) ou l'utilisation publicitaire de concepts religieux. Ce fut encore le cas pour la profanation de cimetières, notamment juifs. Mais ce fut aussi le cas dans des domaines plus « laïcs » : la surenchère publicitaire de la marque « Benetton », avec son cortège d'images provocantes. Car, au fond, la notion de blasphème est une question qui dépasse les religions. Elle est le reflet de deux autres questions qui touchent tout le monde : celle de la limite (jusqu'où peut-on aller ?) et celle du sacré (existe-t-il de l'intouchable, du tabou ?).

L'approche protestante est sans doute originale. D'abord parce qu'elle est fondamentalement plurielle. La pensée de ces lignes n'engage que son auteur ! Certains fondamentalistes de l'entourage du président américain, pourtant « protestants », écriraient sans doute le contraire ! Le protestantisme tire sa force et sa faiblesse de cette individualisation de la pensée. La foi est une affaire privée, l'éthique une question personnelle. Néanmoins, il existe une ligne de force qui traverse l'histoire des pensées protestantes : l'esprit critique. On peut même aller jusqu'à dire que le protestantisme se donne pour mission de « désacraliser le religieux ». Il n'est qu'à voir le déroulement d'un culte ou l'architecture d'un temple : il n'y réside

aucun élément « sacré », réservé à quelques-uns. La compréhension même du ministère pastoral fait des pasteurs des « laïcs » (étymologiquement membres du peuple) qui exercent une fonction particulière. Ils ne sont ni « médiateurs » ni « mis à part ». Ces convictions reflètent sans doute une idée encore plus fondamentale : nul ne peut définir Dieu. Chacun des discours, chacune des pensées à propos de Dieu n'est qu'un langage porté sur un réel divin indéfinissable. Nul ne peut prétendre alors détenir le divin, ou même la vérité sur le divin. C'est d'ailleurs pour cela que le protestantisme s'accommode très bien de sa diversité. Du coup, en ce qui concerne la notion de « blasphème », elle nous est étrangère dans la mesure où s'attaquer au religieux signifie s'attaquer à un langage, et non à Dieu. J'accepte totalement que l'on critique, voire que l'on caricature mon expression de Dieu, comme je ne me gêne pas pour critiquer le langage des autres. Nous sommes, dans un dialogue vrai, au niveau d'un « conflit des interprétations », comme disait le philosophe Paul Ricoeur. Il vaut mieux le conflit des idées que celui des armes ! Nous sommes tous, croyants ou non, des chercheurs et non des détenteurs de Vérité. Malheureusement toutes les idéologies, religieuses ou athées, ont bien souvent massacré des millions d'humains au nom d'une vérité prétendument absolue. Personne ne peut aujourd'hui donner de leçon à personne. Autrement dit, sacraliser son propre langage, avec ou sans Dieu, revient à s'écarter d'une vision humaniste. En revanche, accepter la critique de sa pensée (jusqu'au « blasphème » ?) nous permet d'entrer dans le dialogue nécessaire à toute construction d'une société.

La question du blasphème nous renvoie aussi à celle de la limite : jusqu'ou peut-on aller ? La réponse à cette question est nécessairement complexe. Elle est circonstancielle, personnelle et culturelle. Elle dépend d'abord des circonstances : « on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui ». Une blague juive ne résonne pas de la même manière si elle est racontée par un militant d'extrême droite... Les circonstances historiques jouent aussi un rôle : en fonction de l'état du monde certaines caricatures peuvent faire rire ou pas, choquer ou pas. Les caricatures du prophète de l'Islam auraient pu très bien « passer » sans le lourd contentieux actuel entre l'Occident (souvent donneur de leçons) et le reste du monde qui se sent exclu des progrès de la mondialisation. La question de la limite est aussi personnelle. En fonction de mon histoire particulière, je peux être choqué par quelque chose qui ne choquera pas mon voisin. Elle est aussi culturelle. Les références et les limites ne sont pas les mêmes d'une culture à l'autre. Ce qui choque ici ne choquera pas là-bas. Nous devons prendre au sérieux ce constat. Sinon, cela revient à dire que nous imposons au monde notre système de référence. Nous instaurons l'Occident comme mesure de toute vérité. Nous sacralisons notre société. Or le protestant que je suis, une fois encore, désacralise toute tentative de sacralité. Le sociologue protestant Max Weber a très bien résumé l'attitude morale des protestants, en parlant d'éthique « de conviction » et d'éthique « de responsabilité ». Autrement dit, je peux avoir des convictions personnelles. Mais elles doivent être traduites, de manière responsable, dans le fonctionnement social. Par exemple, si, pour moi, il n'existe pas de sacré en matière de religion, je dois tenir compte du fait que, pour un autre que moi, il existe un sacré que je dois respecter. Mais attention, ce système d'incarnation de l'éthique dans le social, fonctionne de manière réciproque. L'autre que moi doit aussi tenir compte de mon système de références. Par exemple, la liberté d'expression,

fait partie des bases de la société européenne. Cela ne saurait être contesté par qui que ce soit.

La question du blasphème sort donc de son domaine religieux pour devenir une question de société. L'élaboration des lois qui régissent un pays est le fruit de ce travail de « conflit des interprétations » à partir duquel on peut établir une norme sociale. Il n'y a donc plus de transgression d'une « loi religieuse » (conviction) mais d'une « loi sociale » (responsabilité). La position protestante tente de maintenir cette dialectique de la critique. Si elle accepte donc la « sécularisation du blasphème » elle peut néanmoins, et elle doit, critiquer les normes ou les références de la société. Or, il existe sans doute aujourd'hui ce que l'on pourrait appeler un « blasphème des temps modernes » : le mépris de l'être humain dans nos sociétés. On a d'abord jeté les rasoirs, puis les autres biens de consommation (montres, téléphones, ordinateurs, ...), jusqu'aux porte-avions... Maintenant, c'est l'humain que l'on jette, après l'avoir utilisé. C'est vrai dans l'ensemble des relations humaines : relations affectives (déstructuration), économiques (précarité) et sociales (marginalisation). C'est vrai aussi dans certaines formes d'humour, que je défends par ailleurs, qui parfois franchissent l'inacceptable. Il existe, en tout cas pour moi, des limites à l'ironie sur les autres : le handicap, la maladie, la vie privée...

D'une manière générale, on se satisfait, plus ou moins, des situations qui ne prennent plus en compte l'humain, l'intégrité humaine. C'est cela le vrai scandale, plus que toutes les caricatures. Au nom d'une foi personnelle, le protestant ne veut défendre qu'une seule sacralité : celle de l'être humain, ou plutôt celle de la qualité relationnelle entre les êtres humains. En effet, les protestants ne défendent pas une morale « naturelle », à partir de la biologie, mais une morale relationnelle : ce sont

les relations qui forgent l'individu et la société. C'est le respect de ces relations qui est au cœur de la réflexion éthique protestante. Par exemple, la contraception ne pose aucun problème puisque, précisément, elle permet de construire une relation vraie, plus fondée sur l'amour que sur la biologie. Mais cette « qualité relationnelle » n'est pas définie une fois pour toute, dans un sacré figé dans la pierre. Là encore, un discours critique est nécessaire. Je ne peux définir socialement qu'un mode de relations valable ici et maintenant. Certes, ma référence, comme chrétien, reste le texte biblique. Mais celui-ci nécessite, devant chaque situation ou question, une interprétation.

Enfin, n'oublions jamais que l'ensemble du christianisme a pour référence ultime un

homme, Jésus, qui fut condamné pour ... blasphème ! D'ailleurs, si l'on y regarde de plus près, on devrait dire pour « blasphèmes », au pluriel. En effet, Jésus, selon les textes des évangiles, critique deux sacrés fondamentaux : celui du « religieux » et celui du « politique ». Il remet en cause une certaine interprétation, trop légaliste selon lui, de sa propre religion, le judaïsme. Il remet aussi en cause la divinisation de l'empereur romain et, au travers de celui-ci, du pouvoir temporel. Seul César pouvait être appelé « Seigneur ». Appeler Jésus « Seigneur » relève donc du blasphème ! Jésus remet les choses à leur place : le sacré n'est jamais le pouvoir religieux, idéologique ou politique, mais la fraternité humaine. Il est donc des blasphèmes salutaires...



Jacob Jordaens : *Jésus chassant les marchands du Temple*, 1645-1650

Prière

La vie n'attend pas, Seigneur

*La vie n'attend pas, Seigneur,
elle nous fait signe
à chaque instant,
à chaque tournant
et nous marchons souvent
tête baissée
sur nos soucis,
sur nos replis.*

*La vie n'attend pas,
les autres sont là
à chaque instant,
à chaque tournant
et nous sommes souvent
malentendants,
paresseux dans nos empressements.*

*La vie n'attend pas, Seigneur,
c'est toi qui nous attends !*

*Toi qui nous cherches inlassablement,
qui nous veux vivants
à chaque instant,
à chaque tournant.*

*Ouvre en nous l'espace pour ton pardon,
qui est toujours un commencement,
et donne-nous de vivre de ta patience
qui nous rend à la belle urgence d'aimer la vie
en la faisant passer de visage en visage,
à chaque instant,
à chaque tournant !*

Francine Carrillo
(pasteure, théologienne, écrivaine)